



PRINTEMPS

Le soleil a percé la nue !
L'oiseau chante, et la branche nue
Se pare de bourgeons naissants.

Au printemps l'hiver a fait place
Et le ruisseau libre de glace
A des reflets éblouissants.

Sortons, ma jeune bien-aimée !
Durant de longs jours enfermée,
Ton front commençait à pâlir.

Dans le vallon qui nous invite
Viens ! tout commence à re-erdir,
Viens ! la nature renaît !

Regarde à l'horizon vermeil !
Vois ces gais rayons de soleil
Inondant à flots les campagnes !

Vois ce beau ciel au bleu changeant
Et ces mille filets d'argent
Qui tombent du flanc des montagnes.

C'est l'image de tes vingt ans,
C'est la force, et c'est le printemps.
C'est le matin, c'est la jeunesse !

Mois du soleil ! Saison des nids !
Epoque des amours bénis,
De bonheur et de pure ivresse !

Ne songeons plus aux jours passés !
Ils m'ont fait m'attrister assez,
N'en renouons jamais la trame.

Je n'en puis parler sans frémir,
Mignonne, laissons les dormir
Sous la cendre, au fond de mon âme ;

Car pourvu qu'il me reste encor
Un rayon de lumière d'or,
Une goutte d'eau dia'hane,

L'écho lointain d'un chant d'oiseaux,
Un bruit de vent dans les roseaux,
Un parfum de fleur qui se fane,

Pourvu surtout que ton amour
Me soit consacré sans retour,
Et que ton cœur me soit fidèle,

Qu'importe les bonheurs perdus,
Les chagrins, les pleurs répandus
Que l'oubli cache sous son aile !

Entends-tu ces bruits, ces frissons,
Ces frémissants, ces chansons,
Pareils aux accords d'une lyre :

C'est l'Alleluia du Printemps
Qu'à l'aspect des cieux éclatants,
Chante la nature en délire.

Viens ! Mon idole, chante aussi !
Plus de regrets, plus de souci,
Plus de chimère, plus de peine !

Dans les prés aux mille couleurs
Les pommiers laisseront leurs fleurs
Tomber sur tes cheveux d'ébène.

Découvre ton front radieux,
Et laisse un sourire joyeux
Caresser ta lèvre ingénue !

Car, vois-tu, le Printemps a lui,
Les roses s'ouvrent devant lui :
Il faut être heureux aujourd'hui.

Le soleil a percé la nue !

JOSEPH NOLIN.

Sorel, avril 1892.



VISION TÉLÉPATHIQUE



Bugey, au-dessus de la large vallée du Rhône.

Ma mauvaise destinée et le caprice de notre chef du personnel m'y avaient expédié pour expier, dans ce milieu fade et pudibond, mes gourmes je tées un peu trop bruyamment dans la capitale. Changement de climat, de régime, ennui, nostalgie, à quoi attribuer cela ? Le fait est qu'après quelques semaines je tombai assez sérieusement malade. J'eus la chance d'être soigné par le médecin le plus proche de mon domicile, le Dr Frantz Burger, un brave Alsacien, carré des pieds à la tête et d'une science aussi sûre que modeste. Au début du mieux que ses soins avaient amené dans mon état, il me dit en clignant de l'œil :

— Je la connais bien votre maladie, allez ; c'est un peu de spleen, un bobo à la mode : une maladie de petite maîtresse ou de joli garçon un peu trop fin de siècle. Hi ! hi ! mon gaillard, nous avons goûté au vin capiteux de Paris et le petit lait de la province nous donne la nausée. Bon ; pour que ça ne dégénère pas en hypocondrie, le soir, je viendrai vous tenir compagnie ; j'apporterai ma pipe, et je vous conterai mes petites histoires du bon temps, alors que j'étais étudiant à Strasbourg. Car, moi aussi j'ai fait mes farces, parbleu !

Ce traitement anti-septique, comme disait le bon docteur, eut un résultat prodigieux. Il avait une façon si originale et si prime sautière de raconter les choses et de dépeindre les personnes que le rire vous venait malgré vous. Oh ! qu'il était bien du pays des About, des Erckmann, des Chatrian, ces conteurs et ces coloristes immortels.

Au bout de quatre ou cinq jours, nous buvions la bière comme de vrais disciples de Gambinus, et je le vois encore levant son verre couronné de mousse blanche, jetant un coup d'œil satisfait sur la blonde liqueur, puis, les yeux fermés buvant à petites gorgées et passant ensuite sa langue gourmande sur les longs poils de sa moustache fauve, et essuyant de sa main sa longue barbe.

Lorsque je fus complètement rétabli, il m'invita gracieusement à passer mes soirées chez lui : sa bière d'abord était meilleure, disait-il, car il la faisait venir directement de sa chère Alsace, et en outre il serait mieux à même de répondre si quelque malade le faisait demander. Je n'eus garde d'y manquer, ayant naturellement peu de goût pour la vie abêtissante du Café, la seule distraction, pourtant, que puisse offrir la petite ville. Il habitait avec sa vieille mère, au bout de la ville, un mignon chalet enfoui sous les bosquets et de la terrasse duquel on dominait le petit vallon du Romey. Dieu ! quelles délicieuses causeries en regardant les étoiles et en buvant notre bock de bonne bière. La maman Burger nous laissait seuls, car, fidèle à ses habitudes de campagnarde, elle allait se coucher dès qu'elle avait terminé sa dernière inspection du ménage.

Un soir, je lui demandai :

— A propos, docteur, que pensez-vous de cette nouvelle découverte dont les journaux font tant de bruit ? Vous savez, cette mystérieuse faculté que nous possédons de nous mettre, à distance, en communication avec les absents, d'être avertis de leurs actes, d'éprouver leurs impressions ?

— La télépathie, fit-il ; mot nouveau, vieille chose. Les anciens en ont, dans leurs histoires, cité maints exemples surprenants. Balzac, de nos jours, s'est appesanti souvent sur ce thème qui ne pouvait manquer d'attirer l'attention de ce profond psychologue. J'en pense que, comme pour toutes les questions qui touchent au magnétisme animal, qui sont du domaine insondable de l'esprit, il y a dans ce qu'on en dit beaucoup de vrai et beaucoup d'exagération. Que les quelques cas authentiques que l'on peut citer de cette mystérieuse faculté, sont de l'exception, du miracle, et ne suffisent pas pour la classer définitivement, en affirmer l'existence constante, universelle. Toutefois, j'en sais bien un exemple extraordinaire ; il m'est personnel et je vais vous le raconter.

J'ouvris les oreilles toutes grandes.

— Je venais d'arriver ici, et l'attente de la clientèle future me laissait de nombreux loisirs. Un soir d'été que, comme aujourd'hui, j'étais assis là, à cette même place, fumant ma pipe, je me laissai aller à une espèce d'assoupissement engourdi, dans un état qui flotte entre la veille et le rêve, état où le cerveau perd toute sensation de l'existence. La journée avait été d'une chaleur accablante ; une atmosphère basse et lourde pesait sur la terre ; l'air était encombré de nuages noirs, immobiles et saturés d'électricité. Je laissai ma pipe s'éteindre et la folle du logis se mit à battre la campagne.

— Je me vis alors, et très nettement, je vous assure, sur la place d'un petit village enfoui dans un vallon ombreux. Le long de la place, un petit ruisseau roulait son murmure sur un lit de cailloux blancs et allait se perdre sous une voûte sombre de saules et de trembles. À côté de l'église on voyait une auberge un peu masquée derrière de gros tilleuls faisant plate forme devant sa façade. Une foule joyeuse encombrait cette plate-forme. Des tables étaient dressées sous les arbres et les buveurs, hommes et femmes, alternaient leurs rires et leurs chansons avec les sons criards de la musette du ménestrier qui, juché sur un tonneau, enflait ses joues jusqu'à faire disparaître son menton en casse-noisette, s'époumonnant à faire danser de joyeux couples. C'était une noce villageoise. J'admirais la mariée, reconnaissable à sa robe blanche ; une belle blonde aux joues roses, aux yeux bleus, et le mari, un solide campagnard un peu engoncé dans son habillement, mais l'air franc, honnête et bon enfant.

— Ce riant tableau s'effaça bientôt pour faire place à un autre, et j'arrivai alors dans un repli du vallon, à mi-coteau, devant une humble maisonnette isolée, adossée à un bois de noirs châtaigniers. Les murs étaient vermoulus, la toiture de chaume pourrie de moisissure et couverte de planches parasites.

— Tout-à-coup, comme se lève le rideau d'un théâtre, comme Asmodée soulevait le toit des maisons, la façade de la maisonnette s'évanouit, et je vis l'intérieur, lamentable. Quelques meubles délabrés et branlants le garnissaient à peine. Au coin de l'âtre où quelques maigres tisons fumaient, lançant de temps en temps une fugitive lueur sur cette misère, une pauvre vieille est assoupie ; ses cheveux, d'un blanc sale, sortent en désordre de son bonnet de serge noire ; ses pauvres mains tremblantes et ridées s'avancent de temps en temps vers les cendres et en retirent avec précaution les pommes de terre qui vont composer son maigre repas du soir.

— Mais qu'est-ce que cela ? Un homme à face sinistre a pénétré et s'avance à pas de loup dans l'ombre ; il tient un énorme gourdin à la main ; arrivé derrière la vieille il lève son arme et lui en assène un coup formidable. Elle, sans pousser un cri, tombe la tête première dans le foyer, les mains en avant, et lui, le misérable, sans s'occuper de sa victime, se met à fureter dans tous les coins. Je veux crier, m'élançant sur l'assassin...

— Une lueur fulgurante m'aveugle et une détonation épouvantable m'assourdit. La foudre venait de frapper un arbre, là, en face de notre maison. L'orage qui menaçait depuis longtemps venait enfin d'éclater. Tout-à-fait réveillé, je me lève baigné de sueur, les membres brisés, et vais pour me coucher. Toutefois, comme lorsqu'on sort d'un